

Juste Lipse a accusé Guichardin de prolixité (1). Le récit de la guerre de Pise est d'une longueur démesurée; Boccalini en a fait une critique ingénieuse, en feignant que le sénat de Laconie imposa comme châtement à un Spartiate qui avait employé trois mots quand deux auraient suffi, de lire en entier cette description, supplice auquel il préféra les galères (2).

Mais que sont ces taches, comparées aux beautés dont étincelle son histoire? Nul parmi les anciens n'a semé sa narration de réflexions plus profondes: Guichardin est un historien philosophe qui exerce la raison encore plus que l'imagination. L'étude des lois lui a donné du calme et de l'austérité; on s'aperçoit aisément, en le lisant, qu'il a suivi Savonarole au couvent de Saint-Marc, car il fait à chaque instant intervenir la Providence dans la conduite des choses humaines. Comme il a vécu sur le champ de bataille, au sénat, au milieu du peuple, parmi les grands, il a sur ses rivaux une incontestable supériorité: il parle avec connaissance de cause de toutes les matières qu'il traite. Nourri des écrivains antiques, de Tite-Live surtout, il aime avec trop de passion la harangue: quelques-unes de celles qu'il met dans la bouche de ses personnages sont de véritables chefs-d'œuvre. On cite surtout celle de Gaston de Foix avant la bataille de Ravenne; elle n'a qu'un défaut, c'est d'être trop longue. A vingt-quatre ans, quand on est Français et qu'on a devant soi l'ennemi, on ne perd pas son temps à faire des phrases. L'antiquité a porté plus d'une fois malheur aux historiens de la renaissance. Ce malheur était inévitable.

(1) *Vitia duo propria hujus ævi non effugit, quod et justo longior est et quod minutissima quæque narret parùm ex lege aut dignitate historiarum.* — Lipsius in notis ad 1 lib. Pol., ch. ix.

(2) Boccalini, *Ragguagli di Parnasso*. Cent. 1, ragg. vi.

CHAPITRE XIV.

POÉSIE. — POÈTES.

L'art, à la renaissance, ne pouvait pas éviter de tomber dans le paganisme. — *L'Arioste* à Rome est reçu par le pape. — Ce qu'il aurait voulu obtenir de Sa Sainteté. — Bulle du pape contre ceux qui réimprimeraient le *Furioso*. — *L'Arioste* à Ferrare. — *Berni* est présenté à Léon X par Bibbiena. — Académie nouvelle qu'il fonde à Rome. — Caractère de la poésie de Berni. — La satire de Berni a d'heureuses influences sur les mœurs des lettrés. — *Vida*, que Giberti conduit l'audience de Sa Sainteté, est encouragé et récompensé. — Le pape applaudit à l'idée de la *Christiade*. — Jugement sur ce poème. — *Vida* dans son évêché. — *Sannazar* partage l'exil de son souverain, vient en France, et retourne en Italie après la mort de Frédéric. — Son poème sur l'Enfantement de la Vierge. — Ses églogues. — *Sannazar* à Naples. — *Ferreri*, *Postumo* et autres poètes, protégés par Léon X. — État des mœurs à Rome.

L'ARIOSTE.

Nous revenons toujours à Savonarole; Savonarole est plus qu'un moine, c'est une idée. Comme il se plaignait éloquemment en chaire du matérialisme païen qui s'était introduit à Florence jusque dans la poésie, cette langue angélique qui, pour parler au chrétien, n'aurait dû, disait-il, employer jamais que des images chrétiennes! Le zèle emportait le prédicateur, qui ne comprit pas assez que le sensualisme qu'il déplorait était une fatalité à laquelle l'art ne pouvait malheureusement échapper. Voyons ce qui se passe. L'intelligence, qui veut connaître les phénomènes de la pensée, l'analyse des opérations de l'entendement, vient attendre sur les bords du Lido l'une de ces barques qui conduisent chaque jour à Venise quelque Hellène fugitif: à l'un de ces Grecs chassés violemment de Constantinople, elle emprunte Platon; à l'autre, Aristote, les deux grandes divinités de

l'imagination et de la raison. Pour étudier l'histoire, elle n'a que Tacite, Tite-Live, Xénophon, Thucydide; pour comprendre et reproduire les miracles antiques de la parole sur la multitude, il faut qu'elle s'attache à Démosthène, à Cicéron; veut-elle chanter en vers, Virgile, Homère, Horace, Ovide doivent l'inspirer; a-t-elle envie de jouer sur la scène quelques-uns des ridicules de la société, il faut qu'elle lise Aristophane, Plaute ou Térence; comme le frère de Saint-Marc, est-elle chargée de donner une constitution au peuple florentin, tout d'abord on lui demandera si elle connaît la législation romaine; à l'imitation de Pontano, essaye-t-elle de mettre en dialogue les sottises des lettrés, de toute nécessité il faut qu'elle aille à l'école de Lucien.

Suivons cette intelligence: la voici en contemplation devant un de ces fragments de marbre achetés si cher par Laurent le Magnifique, qui l'a placé dans son musée de Saint-Marc; mais ce marbre est grec; l'artiste qui le fouilla, Grec, et l'individualité qu'il représente, grecque encore. Si l'intelligence voyageuse, comme elles le sont toutes à cette époque, veut aller à Rome pour assister aux fouilles du Campo Vaccino, que verra-t-elle sortir de terre sous la pioche du fossoyeur? Une colonne du temple de la Paix, une statue de Vesta, une frise de l'arc de Sévère, des dieux de l'enfer, du ciel, des eaux, de l'air, tout le monde idolâtre. Esprit et matière, œuvres émanées du cerveau ou faites de main d'homme, édifices et livres, tout ce qu'elle voit, tout ce qu'elle touche, tout ce qu'elle respire, tout ce qui tombe sous la vue ou sous le sens dans l'empire de l'art, est issu du paganisme. Comment, dans cette atmosphère païenne, garderait-elle la robe chrétienne qu'elle reçut au baptême? cela était difficile. Sous cette couche de poussière mythologique, elle va trouver l'art, et l'art sous des formes dont le christianisme ne peut encore lui offrir, en Italie du moins, que d'imparfaits rudiments: est-il donc surprenant que, pour dérober à l'antiquité ses secrets, l'intelligence se soit faite païenne?

Écoutons le cardinal Bessarion écrivant à «Démétrius et Andronic, fils du sage Gémiste:»

«J'ai appris que notre père et précepteur, s'étant dépouillé de tout ce qu'il avait de terrestre, s'est envolé vers les cieux, dans un lieu de pureté, pour y danser, avec les dieux célestes, la danse mystique de Bacchus. Je me félicite d'avoir eu commerce avec un si grand homme. La Grèce n'en a point produit de plus sage depuis Platon, si vous en exceptez Aristote; de sorte que, si l'on veut admettre le sentiment de Pythagore sur la descente et le retour éternel des âmes, je ne ferai point de difficulté d'avancer que l'âme de Platon, engagée par les liens indissolubles du destin, pour achever la période de ses révolutions, avait choisi Gémiste pour sa demeure (1).»

Nous voudrions savoir ce que Savonarole aurait pensé de Bessarion, s'il eût connu cette épître; assurément il en aurait fait un païen et aurait brûlé la lettre dans le même bûcher qui consuma, par son ordre, les œuvres de Boccace et d'Ovide. Il aurait eu tort peut-être; Bessarion, trop plein de son vieil Homère, dont il veut ressusciter la langue en Italie, parle comme un prêtre de l'antique Samos, parce qu'il a besoin de raviver dans l'âme des descendants de Gémiste cette flamme qui s'alluma au foyer de la Grèce antique. Dira-t-on qu'il croyait à Bacchus, à Pythagore, qu'il écrivait une profession de foi? Non, sans doute! Bessarion faisait de la mythologie dans son épître, tout comme Jean d'Udine en faisait sur les murs du Vatican: c'est la forme dont l'un et l'autre poursuivaient la réhabilitation. Si un saint évêque a dû succomber au paganisme, attendons-nous à trouver dans les poètes de la renaissance, italiens et latins, toutes les folies de langage dont n'a pu se préserver une âme chrétienne comme celle de Bessarion. Quand donc Léon X encourage une littérature où domine l'élément païen, après

(1) In Leonis Allatii Diatriba de Georgiis, p. 392. — Entret. sur divers sujets d'histoire, par la Croze. Cologne, 1740, in-12, p. 386-387.

les protestations qu'il a faites au concile de Latran contre le naturalisme, ne nous hâtons pas de le condamner; étudions son époque, et si à l'aide de cet élément profane, il a su donner aux lettres et aux arts une impulsion profonde, croyons que mieux qu'un autre il connaissait l'instrument dont il se servait.

Quand sur cette muraille de soixante pieds, toile que le pape avait livrée à Michel-Ange pour peindre le jugement dernier, nous vîmes, pour la première fois, Caron conduisant les âmes dans sa barque, notre foi murmura contre le grand artiste; mais nous nous rappelâmes bientôt les vers de Dante, qui place le nautonier dans son enfer (1).

Ainsi, l'un des premiers, Dante a consacré la formule païenne.

Parmi les poètes qui brillèrent à la cour de Léon X, et qui sacrifièrent trop malheureusement au paganisme, tous ne méritent pas également d'attirer notre attention. S'il en est dont la gloire n'aura pas de fin, on en compte beaucoup d'autres qui firent un moment quelque bruit en Italie, mais dont la renommée n'a pas mérité de traverser les Alpes. A ceux-là, quelques mots de souvenir suffiront. Tiraboschi, en exhumant leurs noms, n'a pu leur donner l'immortalité. C'est en vain que l'Arioste s'écrie: «Dis-moi que tous les jours je pourrai m'entretenir avec Bembo, Sadolet, Paul Jove, Cavallo, Blossio, Molza, Vida et Tibaldeo (2).»

Bembo, Sadolet, Vida, Paul Jove, Molza, peut-être, n'avaient pas besoin du poète pour vivre dans l'éternité; mais Blossio et Tibaldeo, qui oserait leur dire: Lève-toi et marche?

En 1513, l'Arioste avait fait le voyage de Rome, pour joindre sa voix à celle des lettrés qui célébraient comme un

(1) Ed ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo
Gridando: guai a voi, anime prave!

(2) Dimmi ch' al Bembo, al Sadoletto, al dotto
Giovio, al Cavallo, al Blossio, el Molza, al Vida,
Potrò ogni giorno, e al Tibaldeo far motto. — Sat. vii.

bonheur public l'exaltation de Léon X. Le pape connaissait l'Arioste, qu'il avait vu plusieurs fois à Ferrare; et, s'il faut en croire le poète, le cardinal de Médicis lui aurait fait de brillantes promesses (1) qu'il ne tint pas lorsqu'il fut devenu pape. Quelles étaient ces promesses?

Il est facile de comprendre l'Arioste; il attendait, dit-on, un chapeau de cardinal. Rolli attribue le refus de Léon X au ressentiment, dont le pape avait hérité de Jules II, contre le duc Alphonse, protecteur de l'Arioste (2). Du reste, le poète ne nous a pas mis dans la confiance de toutes ses espérances. Il venait à Rome aussi pour obtenir de Sa Sainteté une bulle contre ces forbans qui, sous le nom de libraires, traitaient les auteurs comme les lansquenets leurs prisonniers. Il achevait en ce moment son *Furioso*, cette épopée romanesque qui devait donner au monde poétique un second Homère. Le pape embrassa tendrement l'Arioste (3), et lui promit une bulle, dont il paya la moitié des frais. On conçoit la mauvaise humeur et le serment du poète de ne pas revenir dans une ville où, pour toute récompense, il reçoit sur les joues un baiser pontifical.

A-t-il dit toute la vérité? nous en doutons. Ce n'est point un froid baiser qui nous aurait valu de sitôt ces beaux vers que nous écoutons dans un ravissant silence, mais bien, comme le remarque ici Gabriel Simeoni, les ducats dont le pape fit don à l'auteur pour imprimer le *Furioso* (4). Simeo-

(1) E più volte e legato, ed in Fiorenza
Mi disse, che al bisogno mai non era
Per far da me al fratel suo differenza. — Sat. iv.

(2) Avea quel papa ereditato da Giulio II l'odio contra Alfonso duca di Ferrara. Sicchè promovendo l'Ariosto al cardinalato, questi come uomo onorato e fedelissimo al suo duca, sarebbe contrario a' suoi disegni. — Rolli, Ann. alla Sat. iv.

(3) Piegossi a me dalla beata sede;
La mano, e poi le gote ambe mi prese,
E 'l santo bacio in amendue mi diede. — Sat. iii.

(4) Leone X donò all' Ariosto per fornire il suo libro più centinaja di scudi. — Gabriel Simeoni, Note sur la satire de l'Avarice.

ni à raison, et l'Arioste lui-même a reconnu plus tard les bienfaits de Sa Sainteté. Il lui écrivait de Ferrare, en 1520: « Je serais bien ingrat si je n'avouais les services signalés que m'a rendus Votre Béatitude (1). » En fait de services, ce sont les dons pécuniaires que prisait l'Arioste, parce que, comme il le dit ailleurs, avant qu'Alphonse l'eût fixé définitivement à Ferrare, il menait une vie fort dissipée.

Le Furioso, achevé vers la fin de 1515, parut à Ferrare en 1516, in-4°, chez Mazzoccho, qui le premier fit usage en cette ville de caractères grecs (2). Le poète eut soin de placer en tête de son œuvre la bulle de Léon X, qui punit d'une amende de cent ducats tout imprimeur assez hardi pour reproduire le Furioso sans la permission de l'auteur (3).

(1) Finalmente parendomi troppo mancare al mio debito ed essere ingrato alle obbligazioni grandissime che io havea a V. Santità. — Baruffaldi, la Vita di M. L. Ariosto, in-4°, Ferrara, 1807, doc. xii, p. 280.

(2) Baruffaldi, l. c., p. 170.

(3) Voici le texte de la bulle donnée par Léon X :

Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionem. Singularis tua et pervetus erga nos familiamque nostram observantia, egregiaque bonarum artium et litterarum doctrina, atque in studiis mitioribus, præsertimque poeticis elegans ac præclarum ingenium jure prope suo a nobis exposcere videntur, ut quæ tibi usui futura sunt, justa præsertim et honesta petenti, ea tibi liberaliter et gratiosè concedamus. Quamobrem cum libros vernaculo sermone et carmine quos Orlandi Furiosi titulo inscripsisti, ludicro more, longo tamen studio et cogitatione, multisque vigiliis confeceris, eosque conductis abs te impressoribus ac librariis edere cupias; cum ut curâ diligentiaque tuâ emendatioribus exeant, tum ut si quis fructus eâ de causâ percipi possit, is ad te potiùs, qui conficiendi poematis laborem tulisti, quàm ad alienos deferatur, volumus et mandamus, ne quis, te vivente, eos tuos libros imprimere aut imprimi facere, aut impressos venundare, vendendosve tradere ullis in locis audeat, sine tuo jussu et concessionem. Qui contra mandatum hoc nostrum fecerit, admiserit, is universæ Dei Ecclesiæ toto orbe terrarum expers excommunicatusque esto; nec non librorum omnium amissione ac ducatorum centum (quorum quinquaginta fabricæ divorum apostolorum Petri et Pauli de Urbe, reliqui quinquaginta tibi et accusatoribus executoribusque pro ratâ ascribantur) pœnis plectatur. Mandantes propterea universis et singulis venerabilibus fratribus archiepiscopis et episcopis eorumque in spiritualibus vicariis generalibus,

On a pu s'étonner avec quelque raison que le chef de l'Église prit tant de souci d'un poème où la Fontaine a trouvé le sujet de quelques-uns de ses contes. Il est certain que le Roland de 1515 ne ressemble pas à celui que nous avons si souvent traduit; il n'avait d'abord que quarante chants; l'Arioste le fit reparaitre, en 1532, en quarante-six chants, avec des épisodes que la morale a dû flétrir (1).

On connaît le mot intraduisable que l'on prête au cardinal d'Este, qui venait d'achever la lecture du Furioso: « Où diable, seigneur Arioste, avez-vous pris toutes ces extravagances (2)? » Le mot a fait fortune aux dépens du prélat: il est probable qu'il ne s'en est jamais rendu coupable. D'abord, mieux qu'un autre, Hippolyte d'Este, poète et musicien (3), devait être sensible aux magnificences de toutes sortes que la muse de l'Arioste a répandues dans son ouvrage. Trente ans s'étaient écoulés depuis l'apparition de l'Orlando innamorato de Bojardo, et trente-quatre depuis celle du Morgante de Pulci. Il connaissait ces deux ouvrages, et on le fait parler comme si les géants, les fées, les paladins, les enchanteurs, venaient d'être trouvés par

et aliis ad quos spectat, in virtute sanctæ obedientiæ, ut præmissa servari omnino faciant, contrariis non obstantibus quibuscumque. Dat. Romæ apud sanctum Petrum; sub annulo piscatoris, die Martii M. D. XVI. pontificatus nostri anno quarto.

A tergo.

Dilecto filio Ludovico de Areostis Ferariensi.

JACOBUS SADOLETUS.

(1) Ginguené, Histoire littéraire d'Italie, t. IX, p. 363. — La prima edizione è rarissima; e vi si trovano moltissime variazioni e cangiamenti che poi nelle altre fece l'Ariosto, e perciò si rende molto istruttiva e curiosa. — Haym, Notizia de' libri rari, p. 112.

(2) Messer Lodovico, dove mai avete pigliato tante coglionerie? — Ginguené, t. IX, p. 355.

(3) Maximam noctium partem studiis dabat; nunquam tam occupatus fuit, quin librum et librarium pretio haberet. — Aless. Guarini, cité par Baruffaldi, p. 124.

l'Arioste. C'est une impertinence qu'il n'a pas dite, et d'autant plus invraisemblable que, vaniteux comme il l'était, il devait être flatté des fines louanges que le poète donne à la maison d'Este. Si les archives de cette famille pouvaient un jour se perdre, on les retrouverait dans le Furioso de l'Arioste.

A Ferrare, où il venait de se fixer, notre poète avait trouvé la médiocrité, c'est-à-dire le bonheur. Nous le voyons remuer des vers, des pierres et des fleurs. Les vers étaient ceux de son Orlando, les pierres, celles de la petite maison qu'il se bâtissait, et les fleurs, celles du jardin, un des ornements de l'habitation. On dirait, en lisant son poème, que les vers ne devaient pas plus coûter à l'Arioste qu'à quelques-uns de ses héros les grands coups d'épée qu'ils s'amusaient à distribuer. Il n'en est rien pourtant. A cette imagination de fée, l'expression n'arrivait qu'après de longues fatigues de cerveau, que prouvent assez les nombreuses ratures dont son manuscrit est couvert. Il n'est pas de stances qu'il n'ait soumise à la critique éclairée de ses nobles amis de Rome, Bibbiena, Navagéro, Flaminio, Bembo.

Sa maison était petite, mais propre, et reluisante au soleil. On connaît l'inscription latine qu'il avait fait placer sur la façade de l'édifice :

Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia, sed non
Sordida, parva meo sed tamen ære domus.

Il en avait été l'architecte ; car il ne se mêlait pas seulement de poésie : il faisait le Vitruve, et présidait à l'œuvre dont il avait donné le dessin. Comme on s'étonnait que l'artiste qui, dans son poème, avait bâti tant de palais enchantés se fit une demeure si modeste, il répondit en riant que les vers coûtaient moins cher que la pierre. Cette pierre était à lui, au moins ; elle ne devait rien à personne, car il l'avait payée de ses deniers. A côté était un petit

jardin qu'il aimait à bouleverser, et auquel il faisait violence, comme à sa muse quand elle était rebelle. Son fils nous le représente traitant son parterre comme son poème, défaisant le lendemain ce qu'il avait construit la veille, se regardant comme le père de chaque fleur qu'il avait semée, et dont il ne connaissait souvent pas la racine. Un jour qu'il se penchait pour assister à l'éclosion de capriers, il fut fort étonné de voir sortir de terre une tige de sureau (1).

BERNI.

Croirait-on que Bembo conseillait à l'Arioste d'écrire le Roland en latin ? L'Arioste répondit au secrétaire de Sa Sainteté qu'il voulait chanter en toscan. Il eut raison : qui le lirait aujourd'hui, s'il avait imité Sannazar et Vida ? Berni, qui choisit la langue italienne, naquit dans le château de Lamporecchio, petite ville de Toscane. Bien jeune encore, il s'asseyait dans le chœur de Santa-Maria del Fiore, à côté de ces chanoines néoplatoniciens qui tous aimaient les lettres. Le cardinal Bernard de Bibbiena devina les talents poétiques de Berni, le conduisit à Rome, et le présenta

(1) Nelle cose de' giardini teneva il modo medesimo che nel far de' versi, perchè mai non lasciava cosa alcuna, che piantasse, più di tre mesi in un loco ; e se piantava anime di persiche, o sementi di alcuna sorte, andava tante volte a vedere se germogliavano, che finalmente rompeva il germoglio ; e perchè aveva poche cognizioni d'erbe, il più delle volte presumeva che qualunque erba che nascesse vicina alla cosa seminata da esso, fosse quella ; la custodiva con diligenza grande, sin tanto che la cosa fosse ridotta a termini, che non accadeva averne dubbio. Mi ricordo che avendo seminato de' capperi, ogni giorno andava a vederli, e stava con una allegrezza grande di così bella nascione : finalmente trovò che eran sambuchi. — Baruffaldi, l. e., p. 199.

Les écrivains du siècle de Louis XIV n'ont pas compris l'Arioste, comme on peut s'en convaincre en consultant : — Rapin, *Réflex. générales sur la poétique*. — Ant. Godeau, *préface sur le poème de Saint-Paul*. — Balzac, *sur l'Infanticide*, par D. Heinsius. — Jacques Pelletier du Mans, *Art poétique*, l. 1, ch. v, de l'imitation.

d'abord à Sa Sainteté, puis aux humanistes qui formaient le cortège de Léon X. Après la mort du cardinal, Berni passa, en qualité de secrétaire, au service de Giberti, évêque de Vérone et dataire du pape. Quand nous trouvons un homme en faveur à la cour pontificale, d'avance nous sommes sûrs qu'il doit cultiver les lettres; et c'est ce que faisait Giberti (1). Berni était une de ces natures insouciantes qui ne songent guère au lendemain. Pour passer son temps, il se mit à instituer à Rome une académie qu'il baptisa du nom d'Académie des vigneron (2).

Les membres de cette société, qui n'avaient pas besoin d'aller chercher au fond d'un verre une inspiration que la muse leur fournissait volontairement, avaient toutes sortes de noms tirés de la vigne : l'un s'appelait le cep, un autre le bourgeon, un troisième la grappe (3). Ce qui nous rassure sur les penchants de cet institut œnophile, c'est que nous y trouvons de véritables buveurs d'eau. Berni représente assez bien notre Rabelais. Il avait la verve drôlatique, l'expression aventureuse, la saillie féconde, la gaieté folle de l'auteur de *Pantagruel*. Dans aucune littérature, nous ne connaissons un écrivain qui ait plus d'esprit que Berni (4). C'est le poète de l'imprévu, de la disparate, de tout ce qu'on nomme caprice. Jamais auteur ne se moqua avec une plus ravissante bonhomie de son lecteur et de son sujet (5).

(1) Ginguéné, Hist. litt. d'It., t. IX, p. 171.

(2) Mss. inediti, riguardanti a' tempi di Leone. — Bib. Barberini, fasc. 3^o, p. 17 e seg.

(3) Ginguéné, Hist. litt. d'It., t. IX, p. 172.

(4) Giudichiamo, che non minor lode si debbe a questo poeta nel suo genere, che a ciascuno di qualunque più nobile. — Crescimbeni, Comm. intorno alla sua ist. della volgare poesia, in Ven., 1730, In-4^o, 3 vol., p. 25.

(5) Enunciare con tutta l'aria di verità un paradosso ridicolo, il sostenerlo con ragioni frivole e goffe, espresse con sottile grazia; l'adornarlo con strane metafore e con paragoni lontani e talor sublimi; e mostrar più baldanza e sicurezza del proprio assunto, allorchè si rompe in con-

Un jour il s'amuse à chanter la peste, et il improvise sur ce sujet quelque centaines de vers d'une adorable bouffonnerie, et qu'il adresse au cuisinier de son bienfaiteur. Ginguéné en a traduit quelques fragments que nous allons citer. Il a été plus hardi que nous; traduire Berni, c'est dire en prose la tentation de saint Antoine, par Callot.

« J'ai lu l'histoire d'une certaine Pandore et de sa boîte où étaient renfermées la peste, la fièvre et toutes les maladies qui en sortirent à la fois. Les gens à qui la douleur fait perdre la tête lui jettent volontiers la pierre et lui envoient chaque jour trois cents malédictions. C'est de là, disent-ils, que nous viennent tous nos maux; sans elle nous n'aurions pas tant de drogues à prendre. A la fin, cet amour-propre m'ennuie... Cette Pandore est un mot grec qui signifie tous les dons, et ces gens-là l'ont expliqué tout de travers. Ils ne voient pas que la nature a tout fait, tout opposé, tout mis en équilibre; qu'elle a créé le mal et le bien, les maladies et les remèdes; elle inventa la peste parce qu'il en fallait. Nous étions expédiés tous tant que nous sommes, bons et méchants, si elle ne l'inventait pas, tant les gueux se multipliaient sur la terre. L'histoire dit comment la peste nous en délivra. De même que dans les corps mal constitués, lorsqu'il s'engendre de la bile, des flegmes et d'autres mauvaises humeurs, si l'on veut manger, dormir, aller et se porter bien, il faut s'exécuter de bonne grâce et évacuer largement; de même le monde, ce corps énorme, qui plus il est grand, plus il engendre d'humeurs, a souvent besoin d'être récuré à fond; et la nature, qui se sent de la plénitude, prend de la peste en médecine, comme de la rhubarbe ou du séné. Elle se purge par ce moyen; je crois que c'est précisément ce que les médecins appellent une *crise*. Et nous, pauvres imbéciles, nous faisons alors la grimace dès qu'on dit que la peste est dans le pays : nous nous la-

traddizioni maggiori; io credo sia questo a un di presso quello che costituisce lo stile di Berni. — Cav. Carlo Rosmini, Vita d'Ovidio, t. II, p. 123.

mentons comme si l'on nous tuait ; nous qui devrions la choyer, la payer à tant par mois, l'entretenir comme un capitaine dont on se sert pour toutes les expéditions que l'on veut... La peste est une épreuve, une pierre de touche qui réduit les amis à un pour cent. Elle fait d'eux ce que le vent fait de la graine... Veux-tu être promptement tiré d'affaires ? meurs de la peste, maître Pierre ; au moins tu n'auras pas autour de toi des notaires qui veulent dresser ton testament, ni n'entendras pas cette formule : « Comment vous trouvez-vous ? » la chose la plus tourmentante du monde. Qui meurt de la peste ne meurt pas à la moderne ; il n'a pas de dépenses à faire pour son enterrement (1). »

Berni a des chutes qui ressemblent à celle de Scarron dans le sonnet sur son pourpoint :

« Manger de la viande grillée et salée (2), sans boire ; tomber de fatigue et ne pouvoir s'asseoir ; avoir le feu à ses côtés et la bouteille loin de soi ; payer promptement et recevoir sou à sou ; prêter à fonds perdus ; assister à une fête et n'y voir goutte ; suer en janvier comme en août ; avoir un petit caillou dans son soulier, et une puce dans ses bas

(1) Hist. litt. d'Ital., t. IX, p. 187-189.

(2) E mangiar carbonata senza bere,
Essere stracco, e non poter sedere,
Havere il fuoco presso e'l vin discosto,
Riscuotere a bell' agio, e pagar tosto,
E dare ad altri per havere a havere ;
Essere a una festa, e non vedere,
E sudar di gennajo come d'agosto ;
Havere un sassolin in una scarpetta,
E una pulce dentro a una calza
Che vadi in giù e 'n sù per istafetta ;
Una mano imbrattata e una netta,
Una gamba calzata, e una scalza ;
Esser fatto aspettare, et haver fretta ;
Chi più n' ha, più ne metta,
E conti tutti i dispetti, e le doglie :
Che la maggior di tutte è l'haver moglie.

—Opere burlesche di Francesco Berni e d'altri, in Utrecht, al Reno, 1726,
3 vol. in-12.

qui va et vient comme une estafette ; avoir une main propre et l'autre sale, une jambe couverte et l'autre nue ; être obligé d'attendre quand on est affairé : ajoutez et ajoutez encore ; comptez tous les dépits et tous les ennuis ; le plus grand tourment est d'être marié... à une méchante femme, » ajoute en note le poète (1).

S'il faut inventer pour vivre, Berni ne mourra jamais ; il a trouvé le rire. Avant lui, les satiriques de Florence et de Naples exposaient, comme au pilori, des figures barbouillées de suie ou de boue. Ange Politien, écrivain parfumé dans ses écrits et dans ses vêtements, n'a rien de mieux à donner à son rival qu'une lèpre d'hôpital. Pontano, le secrétaire du roi de Naples, pour se moquer d'un humaniste qui l'offense, le loge dans un bouge de Gomorrhe. Berni comprit autrement la théorie de l'ironie ; sa plaisanterie n'offense ni l'œil ni l'oreille ; il ne va pas chercher ses images dans une léproserie ou dans une ville dévorée par le feu du ciel, et l'on peut toucher sans compromettre sa santé ou sa pudeur la main qu'il égratigne. On devine, sans qu'il ait besoin de nous l'apprendre, que l'inspiration lui est venue à table, au milieu d'un cercle d'amis joyeux, ou le matin, dans son lit, la fenêtre de son appartement entr'ouverte, en respirant les parfums de ce petit jardin qu'il aimait tout autant que l'Arioste aimait son parterre de Ferrare (2).

Nous comprenons l'influence qu'un esprit délicat comme le sien dut avoir sur les mœurs littéraires de son époque, qu'il adoucit et corrigea. Avant lui, l'humaniste est un pédant grossier, tout hérissé de grec et de latin, qui se fâche comme un portefaix de l'ancienne Rome, et dont la colère a je ne sais quelle mauvaise odeur qui porte au cerveau. Berni lui apprit à se mettre en colère sans pécher contre le catéchisme ou la civilité (3).

(1) Cattiva, s'intende.

(2) Orland. innam., l. II, c. 1, st. 5, 6, 7.

(3) La manière de ce maître a été fort bien appréciée par M. Panizzi,